

Un « bécher d'honneur » : le scandale de la viande de cheval... La chimie en première ligne !

Rose Agnès Jacquesy

Le scandale de la viande de cheval, une bonne occasion de parler de la chimie qui tue, ou comment faire d'une fraude dans une filière agroalimentaire un épouvantail où on trouve pêle-mêle toutes les idées reçues et largement médiatisées sur les horreurs qu'on nous fait manger pour le plus grand bénéfice de l'industrie chimique et de ses utilisateurs sans scrupules. Et n'oublions surtout pas les scandales sanitaires récents, le vaccin empoisonné par le terrible squalène, le cholestérol et les abominables statines ; sans compter les plastiques et les encres aux phtalates pervers, et même la cosmétique, les teintures, les peintures, etc.

Et pourtant ! Imagine-t-on dans nos pays précautionneux, un troupeau laissé sans les soins élémentaires qui le conservent en bonne santé, et permettent ainsi à nos paysans bio de survivre ? Nos animaux familiers, chats, chiens, sont également vaccinés et traités antipuces, antitiques, par exemple. Quoi d'étonnant alors si l'on retrouve des traces de certains composés dans l'environnement des élevages industriels, et évidemment dans la chair de l'animal lui-même : anti-inflammatoires, bêtabloquants, antibiotiques, hormones diverses, mais également anticoccidiens, douvricides et vermifuges, etc., etc.

Il est probable, voire assuré, que ces médicaments vétérinaires pourraient être utilisés à des doses plus modérées, si la surpopulation, qu'elle soit animale ou humaine, n'était pas en soi un facteur de risques comme cela vient à nouveau d'être démontré dans le cas de l'épidémie de grippe dite espagnole qui a tué plus d'individus que la Grande Guerre elle-même.

Ce qui n'empêche pas de lire dans un quotidien sérieux, au sujet de l'univers de la viande industrielle, la dénonciation, non des conditions discutables liées à ce genre d'industrialisation et leurs conséquences sanitaires, mais de « l'incroyable pharmacopée destinée aux animaux d'élevage ». Non content de stigmatiser l'usage médicamenteux, la litanie de leurs noms chimiques ajoute à l'angoisse : onze noms déroulés en deux petits paragraphes. Tilmicosine ou spiramycine et lévamisole, et des fongicides non spécifiés, trouvés (à quelle concentration, à quelle fréquence ?) dans des petits pots pour bébé. L'incontournable bisphéno! A arrivera plus tard dans le texte, avec les sulfamides et les tétracyclines, à l'origine, ce qui est exact, de nombreuses résistances bactériennes et de maladies nosocomiales, dues à une utilisation laxiste de ces produits qui ont eu le temps de sauver la vie de dizaines de millions de personnes.

Vient ensuite un questionnement glaçant : « Sait-on comment l'oxytétracycline se mélange avec la gonadolibérine chez un poulet ? Comment le flubendazole se marie avec l'azapénone et les prostaglandines PGF2 dans la chair d'un porc ? Le thiabendazole avec le diazinon ou le décoquinat dans le sang d'une bonne vache charolaise ? »

Ces questions ne sont pas innocentes, tout en étant légitimes dans leur principe. L'objectif est, comme pour les industriels tellement décriés, de faire vendre et d'en tirer bénéfice !



© Lyonart/Wikimedia-licence CC-BY-2.5.

La dernière inquiétude planifiée est celle des perturbateurs endocriniens ou PE. Un récent rapport de l'OMS et du PNUE (Programme des Nations unies pour l'environnement) [1], qualifié d'historique, évalue à 800 000, voire plusieurs millions, les molécules dotées de ce pouvoir de nuisance. On exige donc une réforme profonde de la gestion des substances chimiques, qui aurait été une aberration jusqu'à présent. Qu'il s'agisse des pesticides, des rejets industriels et des polluants de la chaîne alimentaire, « l'ubiquité des perturbateurs endocriniens reflète la crise générale de la chimie. » Pour faire face à cette « menace mondiale », le gouvernement français est encouragé à mettre en place une ambitieuse Stratégie nationale sur les perturbateurs endocriniens (SNPE), ouvrant une voie royale, non à la mort de la chimie, mais « au contraire à un nouveau départ dans une direction conforme avec la santé publique, la santé des travailleurs et la protection de la biodiversité. »

La définition des perturbateurs endocriniens couvre une telle palette d'actions sur le système métabolique des êtres vivants que tout est PE, comme on disait autrefois « tout est chimie »... Même si nous retournions à une science platonicienne, toute de pureté, nous serions poursuivis par les PE, car chacun d'entre nous, même avant sa naissance, est un PE qui s'ignore. Le dioxygène ne l'est pas moins, qui fut le premier polluant chimique, celui qui permet l'apparition de la vie sur Terre. L'Homme est bien, décidément, le successeur à la fois de Prométhée et de Pandore, qui furent sévèrement punis par les dieux, l'un pour son arrogance, l'autre pour sa stupide curiosité. Celle du chercheur ?

[1] *State of the science of endocrine disrupting chemicals 2012*, A. Bergman, J.J. Heindel, S. Jobling, K.A. Kidd, R.T. Zoeller (eds), WHO/UNEP, 2013. Rapport complet (289 p.) et résumé (38 p.) téléchargeables librement sur www.who.int/ceh/publications/endocrine/en/index.html